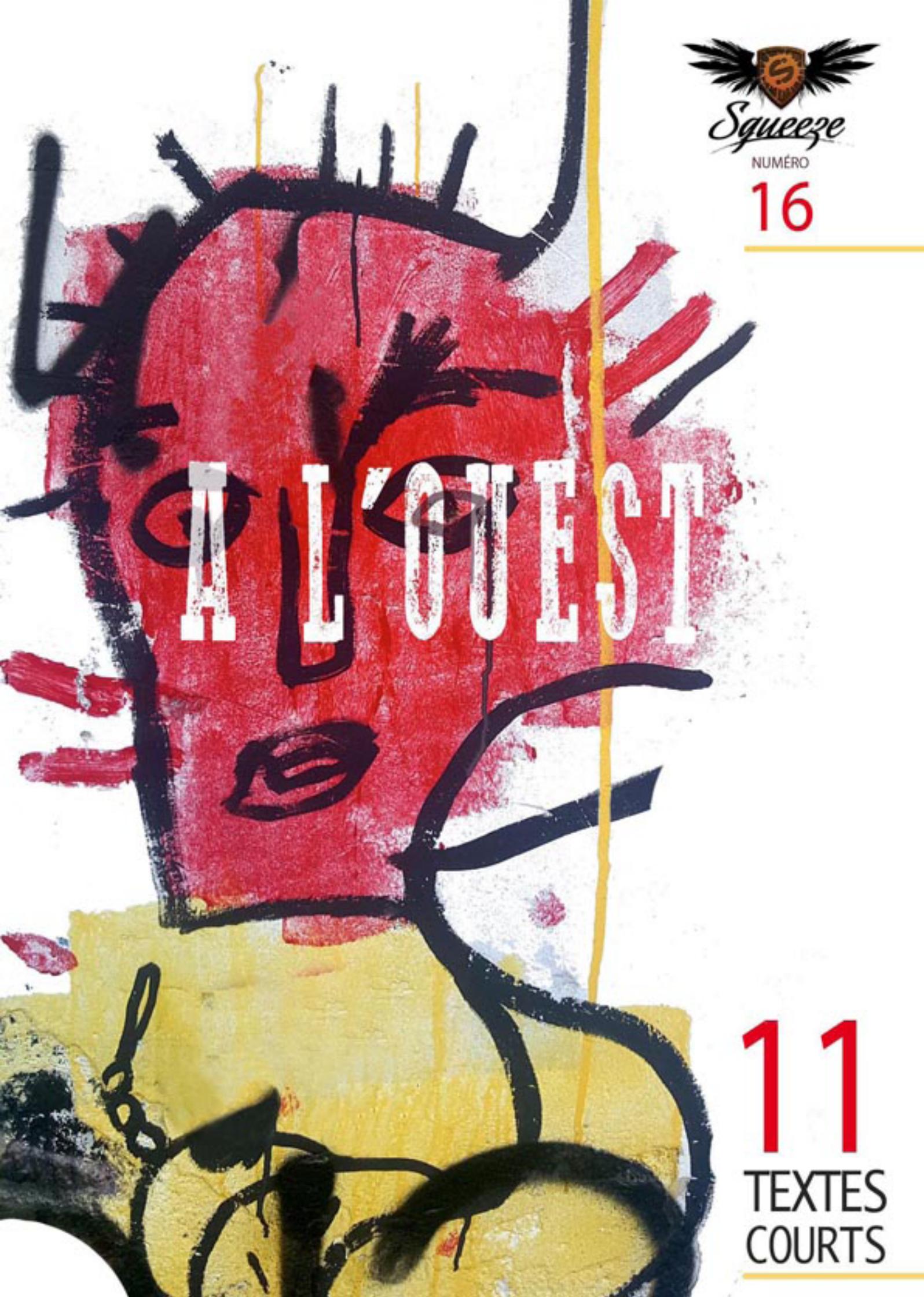




Squeeze

NUMÉRO

16



AL'QUEST

11

TEXTES
COURTS

SOMMAIRE

<i>À l'ouest</i> de Nathalie Palayret	2
<i>Une bombe à retardement</i> de Philippe Sarr	3
<i>Invention du Nouveau Monde</i> de Fabrice	
Décamps	7
<i>Chasseurs de prime</i> d' Hersen	12
<i>SFar-west</i> de Pascal Dandois	17
<i>Toujours un peu (plus) à l'ouest</i> d' Henri	
Ansbert	19
<i>Appolinaire + Tokyo</i> de Brice Noval	25
<i>Ouest-France</i> de K. von Gella	28
<i>À l'ouest d'Eden</i> de Philippe Azar	31
<i>Upper West Side</i> d' A.R. Morency	39
<i>Exemple d'utilisation des forces productives dans une économie mondialisée</i> de Christophe	
Siébert	43
■ ■ ■	
Les auteurs	48
Ours	51

À L'OUEST

Nathalie Palayret

Ailleurs,
Là
Où
Un
Été
Sauvage
T'attend

UNE BOMBE À RETARDEMENT

Philippe Sarr

Lina se trouvait à deux bons mètres de moi. On attendait sa mère sur le trottoir, à l'angle de deux rues. L'une qui conduisait à la gare, l'autre qui descendait vers l'Oise. C'était là que, chaque fin de week-end, avait lieu la « bascule », le « passage de témoins ».

— Ça va ? j'ai demandé, tentant une ultime approche.

La réponse, cinglante, ne s'est pas faite attendre, tandis que la Polo bleue de sa mère surgissait au loin :

— Elle va être là tous les week-ends, ta grosse ?

— Euh... oui... hum... sans doute !

— Tu pourrais pas lui dire alors qu'elle arrête de se balader à poil dans l'appart' ? Parce que j'en ai assez de croiser ses fesses chaque matin au réveil. Basique, non ?

Comme ça. Sans le moindre froncement de sourcil. Sans le plus petit signe d'énervement voire d'agacement. Le plus froidement du monde et avec toute l'effronterie dont une gamine de seize ans peut être capable.

La fatigue, je me suis dit en regardant la Polo bleue s'éloigner comme un mirage et se diriger vers l'Oise en crachant une épaisse fumée blanchâtre. Des projets tombés à l'eau pour cause de mauvais temps... une absence qui, cette fois, allait devoir se prolonger en raison d'un boulot devenu très exigeant. Ou le dernier attentat en date... Ces images captées par des témoins où l'on voyait des gosses courir dans tous les sens pour tenter d'échapper à la mort. Mais pas que. Non, pas que...

Bien qu'à côté de mes pompes, je suis remonté chez nous après que je lui ai claqué la bise, à Lina. Ma fille. Ne manque pas de courage ni de classe la même, alors quoi... Nos rapports avaient toujours été clean, et aucun pavé dans la marre n'était venu troubler des relations hypernickel. Jusqu'à ce que la sémillante Joanna fasse irruption dans ma vie de père pépère peinard dans ses baskets ! Et hop, allez que je te bouscule tout ça d'un seul coup de reins (et quels reins) ! Un peu de nouveauté ne pouvant pas faire de mal, hein, n'est-ce pas ?!

Vingt-six ans qu'elle avait. Une vraie garce, je vous jure. Le genre de nana dont tu tombes amoureux, au sens propre, pour ne plus jamais t'en relever et rester sur le carreau ! Une vraie bombe : des petits seins, un cul d'enfer, une énergie du feu de dieu, et une intelligence hors du commun. Manipulatrice, donc. Cela va de soi ! Aussi, sitôt la porte d'entrée refermée derrière moi, Jo a perçu mon embarras. Bon diagnostic, et d'emblée. Déformation professionnelle, sans doute. L'habitude d'accueillir dans son cabinet de psy des gens comme moi, de percevoir, en un coup d'œil, la faille en eux qui les condamne.

— Ben *keskispasse*, chéri, t'es tout blême ?

— Rien. C'est comme ça chaque dimanche soir. Jour de bascule. De passage de témoin ! Résidence alternée oblige...

— *Han, han*, je jurerais pourtant à voir ta mine déconfitée qu'il s'agit d'autre chose, là... Que ta fille t'as planté ou a balancé des horreurs sur moi ! Je suis même prête si tu le veux à t'en révéler la teneur... Un truc dans le genre « tu peux pas lui dire qu'elle arrête les frais ? Qu'elle cesse de se balader à *oilpé* en ma présence ? ».

J'ai regardé Jo en me rendant à l'autre bout du salon, l'estomac en vrac. J'ai allumé mon Mac, ouvert une page Word. Je n'avais pas trop envie de parler de ça. Pas avec Jo en tout cas qui, telle que je la connaissais, n'hésiterait pas à enfoncer le clou et à appuyer là où ça ferait mal. Qui plus est, elle s'en foutait, elle n'avait pas de gamin, ne savait pas ce que c'était que la vie de parent. Ce qui ne l'empêcherait pas de balancer des vacheries dans le style « oh, mais faut assumer ton rôle de père, hein ! ». Etc. Juste pour me déstabiliser.

— T'as rien à dire, donc ?

— Non ! Pourquoi est-ce que tu insistes lourdement ?

— Lâche !

— Oui, je suis lâche...

N'empêche, même si je ne le lui montrais pas, j'étais mal, pas

dans mon assiette, quoi, je cherchais un moyen zen de lui avouer le truc à Jo, de lui dire, voilà, tu sais ma chouquette, Lina, elle t'adore, vraiment, mais le problème, c'est qu'elle ne peut plus voir ton cul en peinture... il lui sort par les trous de nez ! Aussi, elle pense que tu le fais exprès de te balader à *oilpé* et que ça n'a rien à voir avec le fait qu'il fasse hyper chaud dans l'appart'... Oh, et puis ne me regarde pas comme ça, j'y suis pour rien, moi, je te rapporte ce qu'elle m'a dit... pour ton bien !

— Hum, allez, arrête ton baratin, hein !

En même temps, pour être tout à fait honnête, j'aimais plutôt ça, que Jo se promène en tenue d'Ève et d'Adam. Ça m'excitait même drôlement, maintenant chacun de mes sens en éveil, me donnait l'impression étrange d'avoir le nez collé sur la vitrine d'un grand magasin de belles fringues, par exemple, des trucs auxquels je rêvais souvent, cela justement parce que j'avais perdu toutes illusions sur la vie et les hommes, que j'avais remisé toutes ces dernières dans un placard fermé à triple tour. Alors, d'apercevoir Jo se trémousser nue devant moi relevait presque de l'improbable miracle de me sentir à nouveau revivre après toutes ces années passées à piétiner un à un avec une cruauté inégalable, quasi inhumaine, mes rêves d'antan ! Aussi, je n'en ai rien fait. Non, je ne lui dirais pas à Jo que son cul faisait de l'ombre à Lina ! Je n'en avais pas la force. Par ailleurs, j'éprouvais une douleur à la fois vive et tenace. Celle de l'absence. Lina et son frère Sam. Qui plus est, il y avait eu tous ces morts ces derniers mois. Une vague de décès inexplicable suite aux récents attentats qui m'avaient endeuillé de manière tout à fait brutale et inattendue. Quatre de mes potes. Que des *rebeus*. Dont Mourad, un jeune homo drôle et beau comme un dieu dont la présence commençait à me manquer terriblement. Personne d'autre que moi n'avait fait le lien entre les nombreux attentats jihadistes qui nous avaient touchés dernièrement et ces disparitions. On m'avait traité de dingue sur les réseaux sociaux où je m'étais discrètement exprimé là-dessus, affirmant que certains amalgames malvenus avaient pu en être indirectement la cause.

— Oui, t'es vraiment lâche !

Au bout d'une heure consacrée à un gobage de mouches en règle, je me suis levé puis j'ai regagné notre chambre en songeant à tous ces visages que je ne reverrais jamais plus, et à Lina et Sam qu'il me tardait de retrouver alors que l'on venait à peine de se quitter. Comme prévu, Jo dormait à poil sur le dos. Je me suis dévêtu, suis allé me brosser les dents, me suis couché à ses côtés

nu comme un ver, puis, étrangement, me suis mis à me caresser les couilles. En fait, Jo ne dormait pas. Elle était encore extrêmement vigile malgré l'heure tardive.

— Bon, elle a fait, tu veux toujours pas me dire ce que Lina t'as raconté sur moi ?

— Absolument rien, je te jure, j'ai dit tout en continuant de faire joujou avec mes boules.

Jo s'est penchée sur moi et a fait mine de me sucer. Puis, *nan, nada*, tu le mérites pas, elle a fait en se laissant glisser sous la couette.

Jo n'avait pas tort. J'étais souvent là, sans être là. Perdu. Égaré. Vidé. Mais prêt à exploser tellement j'avais envie d'elle. Comme une bombe à retardement ! Pourtant, cette fois encore, j'étais vraiment ailleurs, à des kilomètres. Et le plafond de mon esprit était devenu si bas et si étroit que plus rien ne pouvait y entrer. À peine y avait-il de la place pour l'une de ces blagues bien senties dont Mourad avait le secret.

La vie de père isolé, c'était pas facile. Non, fallait pas croire. D'où que j'avais toujours cet air un peu largué, voire idiot, du type qui semble atterrir chaque fois qu'on s'adresse à lui. Du mec dans la lune ou à côté de la plaque !

Sûr que ma rupture avec Sonia m'avait littéralement mis en vrac et que ce n'était qu'à présent que j'en payais les pots cassés !

INVENTION DU NOUVEAU MONDE

Fabrice Décamps

Je n'ai pas oublié Gavri Katz, mon premier New-Yorkais. Avril 1968, à ma sortie de l'aéroport JFK. Au hasard, un taxi jaune parmi tant d'autres. Vingt-cinq ans déjà, mais je revois clairement la licence fixée au tableau de bord et le regard intense de Gavri Katz, croisé plusieurs fois dans le rétroviseur tandis que nous roulions vers Manhattan. Sur la banquette arrière, j'avais vingt ans, une licence de lettres modernes et un visa de six mois pour découvrir les États-Unis. Tout autour de moi, New York s'élevait, mise en mouvement par le voyage, défiant la raison par son gigantisme et sa beauté. J'avais longtemps fantasmé cette ville, porte du Nouveau Monde tel que je me le figurais, et la réalité de ma présence là-bas me coupait le souffle. Taiseux, ce Gavri Katz, pas un mot depuis son *Welcome to America !* Sous le vernis de l'anglais, un certain accent, polonais peut-être, ou hongrois. Un grand type tout maigre, pas plus de trente-cinq ans, avec des mains de pianiste.

— Vous venez de Paris ? me demanda-t-il enfin, à mi-chemin de Central Park.

— Oui. Vous parlez français ?

— Un peu, j'ai vécu là pendant la guerre, avant de fuir ici avec ma sœur. Navré, je suis bavard d'habitude, mais, ce matin, je suis sous le choc. Hier, ils ont assassiné Martin Luther King !

— Assassiné ! Mais... qui ça « ils » ?

— Ils auront un coupable tout trouvé, mais ce sont toujours les mêmes, tous ceux qui n'en ont pas fini d'étudier et de pratiquer la guerre.

Un matin, à Brooklyn, je trouvai une vieille Ford Courier à vendre dans une allée de garage. *Two hundreds bucks* payés en liquide à la mère de l'ancien propriétaire, revenu du Viêt Nam les pieds devant. Buffalo, Cleveland, Colombus, Chicago, Davenport, Des Moines, partout, au fil du voyage, solaire, obscur, initiatique et cathartique, je forçais le destin pour entrer en contact avec les gens, échanger, partager du temps de vie et grandir. J'aimais aussi les prendre en photos, regrettant de ne pas l'avoir fait avec Gavri Katz. Mon point de départ, ma référence. Je m'appuyais sur lui pour deviner les autres, mais je me souvenais surtout de son dos, de l'arrière de sa tête, le reflet de ses yeux dans le rétroviseur s'effaçant peu à peu à mesure que je m'éloignais de New York. Je rêvais même de lui, parfois, et, au réveil, je repensais encore à tout ce qu'il m'avait dit après qu'il ait commencé à parler. Le bien, le mal, la violence et la mort. La terreur. La justice et la paix.

Un soir de juin, je crevai un pneu, au beau milieu du Nebraska, non loin de la petite ville de Paxton. Deux jours plus tôt, dans l'Iowa, je m'étais fait violemment tabasser pour trois fois rien à la sortie d'un bar par deux brutes ivres. Je me sentais encore furieux, humilié par tout ça et, comme je commençais à changer la roue, en grimaçant à cause de mes blessures, des trombes d'eau s'abattirent sur moi. Rien de tel pour ajouter au sentiment oppressant que le monde tenait sur mes épaules et que je n'étais pas assez solide pour ça.

Je passai dix jours, dans un hôtel de Paxton, à noircir des pages de carnets en me soulant au whisky, dormant le jour, vivant la nuit. Rien à exploiter dans tout ça, j'avais juste besoin de vomir des mots. Dans cette halte, je pensai à Gavri Katz, comment il avait fui la Pologne pour la France avec sa sœur, à peine quelques semaines avant la fermeture du ghetto de Varsovie par les nazis. Je pensai aussi à Luther King clamant qu'il avait eu un rêve, et, dans mon esprit, la silhouette informe se précisait du bouc-émissaire tirant depuis l'intérieur de la foule sur le pasteur sorti au balcon de sa chambre d'hôtel. Je pensais aux bombardements au napalm sur les villages vietnamiens. Je pensais à Jésus, qui avait tendu l'autre joue et qu'on avait crucifié parce qu'il n'avait que le mot amour à la bouche. Par bouffées, à mesure que j'approchais du moment de reprendre la route, l'épineuse question de mon devenir revenait me hanter. La raison de ma présence ici m'avait comme déserté. Au commencement, il n'était pas dit que je devais faire ça tout seul. Estelle. C'était notre projet. Mes pensées pour elle, que j'avais voulu dissimuler derrière ma conscience de la folie du monde, devinrent trop douloureuses pour être contenues plus longtemps,

et je me laissais emporter par une intense crise de manque dont je crus ne jamais voir l'issue. Vivre étouffé, c'est le mot. Gavri Katz en savait bien plus long que moi là-dessus.

Après Paxton, j'ai désiré l'océan, à mille trois cents miles de là. J'en avais besoin pour me purifier et j'ai conduit pendant trois jours pleins, ne m'arrêtant que pour dormir un peu à l'arrière de la Ford. Je croyais en avoir fini de mon voyage, mais San Francisco m'offrit un second souffle, une raison de m'attarder. Je restai donc sur place jusqu'à l'expiration de mon visa, le temps d'accepter enfin la mort d'Estelle, huit mois plus tôt des suites d'une maladie foudroyante. À Frisco, j'occupai un temps une chambre chez l'habitant, la famille Ward. Il me restait de l'argent, mais je dégotai un boulot dans une épicerie et donnai quelques cours de français à des gosses de riches. Assez vite, je me sentis là-bas comme chez moi, j'avais quelques amis, j'apprenais à surfer, à refaire le monde autour d'un feu de camp. Un air de guitare sous les étoiles.

De retour à Paris, fin 1969, je me sentais un autre homme et je pus enfin me rendre sur la tombe d'Estelle. Dire adieu, déposer les armes, demander pardon.

Pas à me plaindre, j'ai bien réussi. Agrégé, en poste à Nanterre, auteur de plusieurs romans bien accueillis, j'ai tout misé sur le travail. J'ai laissé quelques femmes passer dans ma vie, mais jamais pour rester. Je préfère aller seul avec mes fantômes. Il y a près d'un an, en août 1989, j'ai été contacté par un éditeur new-yorkais ayant pour projet de traduire *Invention du Nouveau Monde*, mon premier roman, paru en 1973. Enthousiaste, j'acceptai de le rencontrer et réservai un vol pour début novembre.

Le hasard voulut que mon rendez-vous chez Narrate Books soit suivi d'un cocktail organisé en l'honneur d'Emma G., longue blonde en robe noire, auteure-maison récemment primée pour son dernier roman, *Little Louise*. Après quelques coupes de champagne, grisé, je suivis le mouvement général jusqu'à un restaurant dans Hell's Kitchen. Installé à sa droite, je passai une partie du repas à flirter avec elle. L'alcool n'aidant pas, la suite est moins précise. Une visite chez un peintre en mal d'inspiration, qui nous mit dehors à cause du bruit que nous produisions. Un passage dans une boîte de jazz, bondée et enfumée où nous perdîmes une partie de notre groupe. À l'air libre, l'un de nous proposa de terminer la fête dans son loft, mais certains nous abandonnèrent en chemin. En arrivant chez Peter, je n'eus pas un instant de regret à l'idée que la femme pendue à mon bras ne soit pas Emma G., restée très tôt en arrière

chez son amant de peintre. Celle-ci, brune, espiègle, avait un petit quelque chose qui me rappelait Estelle.

Je me souviens de nos baisers dans la chambre d'amis. Sa peau sentait la cerise. Nous n'avons eu la force de rien. Nous nous sommes abattus en travers du lit, sens dessus dessous avec nous-mêmes.

— *What is the story of your book*, Jean-Baptiste ? , a-t-elle demandé.

Dans mon état, le moindre mot là-dessus aurait entraîné tous les autres. Pas une fiction, mais une confession. J'avais déjà tout écrit, alors je me suis tu. Je ne parlerais qu'en présence de Gavri Katz.

J'ai rêvé de lui, d'ailleurs, cette nuit-là. Nous roulions pour toujours en direction de Central Park et il me racontait encore qu'il avait eu de la chance et saisi une ouverture infime dans le fil de son destin :

— J'ai beau me dire non-violent, j'ai tué deux hommes, à Paris, pour nous sauver ma sœur et moi !

— Je n'avais rien ni personne à sauver, Gavri. Dans ce bar, j'ai bu des coups avec ces deux-là, on parlait gentiment. Quand ça a fermé, qu'on s'est retrouvés dehors, au beau milieu de nulle part, ils ont commencé à me taper dessus pour le plaisir, sans retenir leurs coups. J'ai repris connaissance à l'aube, au bord de la rivière Platte, où ils m'avaient traîné et cogné comme plâtre. Pas besoin de ça, déjà en miettes en arrivant à New York, mais j'ai serré les dents, repris la route, j'avais envie de...

— De te venger.

— Oui, et il a fallu que je crève ce pneu et sous la roue de secours...

— Il y avait ce revolver, emballé dans un tissu, avec une boîte de balles.

— Je te l'ai déjà dit ?

— Des centaines de fois.

— J'ai tué, Gavri, avec préméditation, dix jours plus tard. Avant Frisco, je suis retourné à Walnut, Iowa. Je me suis caché, j'ai attendu. Une vue imprenable sur le bar. Je pensais qu'ils avaient leurs habitudes, les derniers à partir, après la fermeture. J'ai eu raison. Quand je suis sorti de derrière les arbres, ils n'ont pas eu le temps de réagir. J'ai tiré deux fois dans le dos du premier sans hésiter. L'autre m'a regardé comme ça, les yeux vides, mort avant même que je ne fasse feu à hauteur de sa poche de chemise. Mais je me suis menti, Gavri, toutes ces années, en me racontant que je les avais abattus pour venger la mort d'Estelle.

Réveillé en sursaut, la femme couchée près de moi, je rassemblai

mes vêtements, me faufilai hors de la chambre et traversai le salon sans un bruit, des corps endormis ici et là dans la pénombre en déclin. Quand je suis sorti de l'immeuble, le jour se levait. Étourdi, j'ai marché sans réfléchir au sens positif que j'étais parvenu à donner à ma vie en dépit de mon crime. Autour de moi, les gratte-ciel ajoutaient à mon vertige et je savais que je pourrais tourner en rond là-dedans pour toujours sans en trouver la sortie. J'étais damné depuis longtemps.

Quand j'ai vu un taxi libre se diriger vers moi, j'ai pensé que, s'il y avait une logique quelconque en œuvre dans mon existence, le conducteur ne serait autre que Gavri Katz et que je pourrais enfin tout lui dire pour me libérer.

Je levai soudain le bras, pour être sauvé de la noyade, et le taxi vint s'arrêter devant moi.

CHASSEURS DE PRIME

Hersen

On n'entendait plus que le galop des chevaux lancés dans une course folle. Ils étaient trois et de la poussière se formait dans leur sillage. L'air était si sec que les cavaliers avaient noué un foulard couvrant leur nez et leur bouche. Dans cette chevauchée, les chapeaux dansaient dans leur dos, incapables de rester en place.

Les cavaliers étaient concentrés car à cette vitesse il faut tout anticiper. Ils faisaient corps avec leurs montures qui déjà étaient couvertes de sueur.

La traque se révélait plus compliquée que prévu. Et puis, surtout, le ciel commençait à rougeoyer. Le jour prendrait fin bientôt et alors plus question de chasse au voleur.

Jim, le premier, ralentit. Tom et Joe l'imitèrent.

— Bon, les gars, on n'arrivera à rien aujourd'hui, il faut bivouaquer ici.

— Oui, dit Joe, ici c'est un bon endroit, il y a de l'herbe pour les chevaux.

Les bêtes, maintenant déchargées de leur cavalier et de leur selle, restaient là, sans bouger, parcourues de tremblements leur secouant les flancs.

— Quand même, les gars, on les pousse trop, les chevaux. Tant

pis pour Bobby-la-Balafre et la récompense, moi, je ne veux pas perdre mon cheval.

C'était toujours Tom le plus raisonnable du groupe.

— Et puis quoi, continua-t-il, en posant la bouilloire sur le feu que Jim venait d'allumer, on ne va pas aller comme ça à l'Ouest jusqu'à la fin des temps. Si ça se trouve, le Bobby, ça fait longtemps qu'on l'a dépassé !

— Tu vas pas remettre ça, on en a déjà parlé ce matin. Avec toi, c'est toujours la même chose, tu vas jamais au bout.

Jim était le moins patient des trois.

Il s'affairait autour du feu, il intervenait rarement quand la discussion se transformait en querelle. Lui, ce qu'il aimait, c'était être sur son cheval, galoper vers l'Ouest ou ailleurs et Bobby, il s'en foutait pas mal.

Joe avait sorti des fontes de quoi faire un repas non pas copieux, mais suffisamment nourrissant pour se remettre de la journée. L'ambiance, un peu tendue, se relâcha. C'était le miracle à chaque dispute, indéfiniment renouvelé : toujours ils se réconciliaient.

Le ciel maintenant illuminait les roches, l'herbe et on était si bien dans ce silence que Jim tendit une perche à Joe.

— Dis-donc, ton cheval, c'est quand même le plus rapide !

L'ami comprenait le message.

— Oui, enfin, les trois sont bons. Sinon, pourquoi se casser le cul à aller à l'Ouest, toujours à l'Ouest ?

Il avait raison. Ils allaient toujours dans la même direction. Au bout du compte, ils n'étaient que des chasseurs de primes, attirés par l'argent.

— Moi, quand je serai riche, j'achèterai un ranch et j'aurai une femme. Et puis aussi un troupeau de vaches. Eh, les gars, vous viendrez m'aider pour marquer le bétail ?

Tom, allongé à même le sol avec ses mains croisées derrière la tête, souriait à son projet.

Le soleil couchant, le bivouac, au fond, c'est ça qu'ils aimaient bien. Ils avaient le temps, encore et encore, de se gonfler de rêves,

de s'imaginer une vie dure, merveilleuse, dans laquelle la fatigue ne serait jamais prise en compte. Leur imagination, par contre, travaillait ferme.

Cela dit, Bobby-la-Balafre, c'était le prétexte idéal. Ils savaient tous les trois que ce ne serait pas facile, qu'il faudrait ruser. Au bout du compte, une vraiment bonne affaire puisque cela supposerait des bivouacs, beaucoup de bivouacs et autant de couchers de soleil.

La dernière fois, c'était Willy-le-Teigneux. Les trois amis en avaient bavé et ils y avaient passé du temps. Pourquoi était-ce aussi à l'Ouest qu'il fallait aller le chercher, le débusquer ? Ce sont des mystères qu'ils ne cherchaient jamais à percer. Ils étaient bien trop occupés à remplir leur fontes de quelque nourriture, à remplir leurs gourdes, et à rouler l'éternelle vieille couverture. Une fois, même, ils avaient oublié la bouilloire. Ils avaient dû revenir. C'est sans doute la seule fois où ils chevauchèrent vers l'Est. Un bon souvenir malgré tout, mais c'était seulement à cause d'un oubli.

Tom tout à coup sursauta.

— Dites, les gars, vous avez pas entendu comme un raclement ? On dirait quelqu'un qui rampe.

Chacun se tut, tendant l'oreille. Ils étaient figés dans une position incongrue, n'osant bouger de peur de couvrir le bruit venant des buissons.

Les trois chasseurs de prime pensaient, bien sûr, au plus grand danger après la soif, la piqûre de serpent, et la mort d'un cheval : les Indiens. Même si à chaque fois, malins comme ils étaient, ils arrivaient à faire ami-ami avec eux ; ils avaient toujours quelque cadeau enfoui dans les fontes, de ces choses inutiles que l'on oublie jusqu'à ce qu'elles semblent être de la plus grande importance. On trouvait un peu de tout, au gré des chevauchées. Une fois, ce fut même une voiture miniature rouge qui régla un différend qui semblait pourtant insoluble.

Les buissons frémissaient plus fort. Non, ce n'était pas un serpent, ils sont beaucoup plus discrets. Ni un Indien non plus, chacun des trois en était persuadé, un seul regard entre eux suffisait à échanger leurs impressions. Un Indien ne serait pas seul, il aurait aussi un cheval, que l'on verrait. Et puis la dernière fois, ses deux plumes

dépassaient du feuillage, c'est ce qui l'avait trahi et les trois lui étaient tombés dessus, supérieurs en nombre avec en plus l'effet de surprise de leur côté. Ils lui avaient fait si peur qu'il s'était débattu comme un beau diable et s'était enfui. Les trois chasseurs de prime en avaient ri longtemps ! Mais l'heure n'était pas à la distraction. Ils étaient sur le point de sauter tous en même temps sur le buisson, après avoir échangé un regard, lorsqu'un « aïe ! » retentit. C'est que le buisson était épineux. Ce point, d'ailleurs, les avait empêchés de sauter dans le massif dès le début. La crainte aussi de tout écraser, mais ils aimaient mieux ne jamais évoquer ce détail.

Jim allait prendre la parole, risquant le tout pour le tout, lorsque surgit un visage tout barbouillé du sang provenant d'une éraflure sur la joue.

Jessica !

La colère circula plus vite que les *ta-ta-ti* du morse dans un fil électrique !

— Mais qu'est-ce que tu fais là, t'es encore à nous épier et à vouloir tout rapporter ! On veut pas jouer avec toi, la dernière fois t'as dit à l'Indien que...

Ah, là, Jessica s'est fâchée, elle qui pensait avoir fait preuve de grande ruse dont la finesse serait reconnue par les cavaliers pour enfin entrer dans leur cercle.

— Avec vous, c'est toujours pareil, je peux jamais jouer à faire du cheval ni à avoir les sous de la prime. Je vais le dire à papa que vous allez toujours à l'Ouest en écrasant les parterres. Et puis vous laissez toujours les papiers des biscuits du goûter partout à traîner, et puis Willy et Bobby, ils existent pas et puis le bivouac, ça se fait la nuit et puis dans le jardin, y a pas de serpent.

Et la voilà qui tourne le dos et s'en va dans la maison.

Jim, Tom et Joe étaient sonnés. Une gamine venait de cracher sur leur rêve. Ça faisait comme si c'était tout sale, maintenant. Tiens, c'était comme s'ils s'étaient acharnés à écrabouiller la voiture rouge de Tim, qu'il avait finalement reprise à l'Indien. Y avait plus rien.

Joe tira de sa fonte une banane et commença à manger, du bout des dents, l'appétit avait disparu. Les deux autres, les bras ballants, n'avaient sans doute pas encore totalement réalisé l'ampleur du désastre : on venait de leur balancer à la figure qu'il n'y avait pas de cheval, pas de bivouac, pas de prime. Pas de coucher de soleil. Le coup était trop rude.

Ils se sont tous les trois assis par terre, silencieux, lorsque Jim, avec un enjouement forcé dans la voix, dit à Tom

— Eh, surveille les chevaux.

— Ça va, laisse tomber, déclara Tom, c'est foutu.

Ils pensaient bien être au fond du trou. Qu'est-ce qu'ils allaient se raconter maintenant que tous les trois savaient concrètement qu'ils avaient passé tout l'été sur des chevaux de vent, des gourdes vides et des Indiens sans plume. Et la prime ? Quand à chaque fois ils comptaient les sous, qu'ils partageaient le plus équitablement possible et qu'ils mettaient négligemment dans leur poche, avec la certitude d'être riches, si riches.

Joe grommela que Jessica, c'était la saleté de sœur de Tim, que sans elle rien ne serait arrivé.

En parlant d'elle, la voilà justement qui déboule, sautillant et chantonnant :

— Papa il a dit qu'être à l'Ouest ça veut dire être un peu zinzin, être un peu zinzin, *la la la*.

Et la voilà partie en riant aux éclats.

La journée était décidément trop rude pour les cavaliers.

C'est Joe qui a eu l'idée : On joue aux billes ? demanda-t-il plein d'espoir.

SFAR-WEST

Pascal Dandois

Lors du duel qui opposa Red Smith à Mike Hold à City-City dans le Far-Far-West, en écoutant bien, vous auriez entendu détonner non pas un, mais deux coups de feu du côté de Red avant que Mike ne s'effondre mort sans avoir pu tirer. Deux explosions, celle de la balle de Red partant de son Colt, mais aussi celle due à la rapidité de son dé-gainage, de son bras, qui dépassa la vitesse du son en en percutant le mur dans un second *Bang* ! presque simultané.

Ce fut le départ d'une émulation incroyable chez les *pistoleros*, d'une course phénoménale dans la rapidité des tirs, des dé-gainages des flingues, et bientôt, après le mur du son, bien évidemment, ce fut celui de la lumière, ce fut la vitesse de la lumière qui fut atteinte, par Jack Hoggart d'abord, quand il tua Joe Swift en le désintégrant proprement d'un coup de revolver. D'autres suivirent, ce qui eut pour conséquence étrange de transformer tous les revolvers des cow-boys atteignant cette rapidité de mouvement lumineuse en *pisto-laser*.

Évidemment, toutes les frontières, toutes les limites sont faites pour, destinées à, être franchies, dépassées, pulvérisées, ce fut donc également le cas, n'en déplaise à Einstein, de la vitesse de la lumière, et les répercussions s'avérèrent radicales pour la/les réalité(s), celle(s) de City-City et du Far-Far-West en tous les cas, qui entra dans une zone où le temps n'eut plus cours et qui devint un endroit obscur où les duels des *pistoleros* s'accumulèrent en n'ayant plus de fin(s), des duels interminables et absurdes ;

quelquefois le perdant tombait mort avant même d'avoir été tué d'un coup de revolver ou bien le vaincu ressuscitait pour revivre son trépas éternellement, ou alors toutes les probabilités s'amoncelaient, s'accumulaient, et tous les protagonistes étaient simultanément gagnants et perdants des duels, si les deux coups de feu ne se percutaient pas dans un big-bang qui concevait d'autres réalités... Ou d'aucuns duellistes n'hésitaient pas à voyager dans le temps, le passé et/ou le futur, pour pouvoir flinguer sans risque ou presque leur adversaire et ce fut... lors du duel qui opposa Red Smith à Mike Hold...

TOUJOURS UN PEU (PLUS) À L'OUEST

Henri Ansbert

Un aller-retour au Lake Mbuoro National Park dans la journée, ça tenait de la gageure à l'époque. Il y avait encore des *road blocks* à la sortie de la capitale comme à l'entrée du plus petit village et, entre toutes ces localités plus ou moins pittoresques, des sacrés nids de poule, les *potholes*, qui abaissaient la moyenne. Mais Vince m'avait juré que c'était jouable. J'avais objecté la pénurie récurrente de pétrole, l'état des routes, les bandes de *thugs*, l'âge respectable de sa caisse, mais mon pote avait tenu bon. Le jour J, à l'heure H, c'est-à-dire un samedi aux aurores – ce qui ne nous arrivait jamais – on s'est retrouvés dans le salon à essayer de se réveiller avec un café préparé par Juliet, la cuisinière. Elle avait fait des œufs au bacon mais je n'ai pas pu en avaler à cause des abus de la veille. Vince n'était pas beaucoup plus réveillé. Le blanc de ses yeux aussi brouillés que les œufs tirait vers le jaunâtre. Pendant que Juliet finissait de préparer le panier pique-nique, mon coéquipier de biture et autres conneries plus ou moins avouables s'est mis à rouler un joint. Je l'observais du coin de mon œil semi-ouvert, l'autre étant encore fermé. Vince avait la santé, je ne fumais généralement jamais avant midi. Il a mis le feu à son cône et a commencé à tirer dessus. J'ai repris un café et je me suis allumé une clope. Personne ne parlait. On tenait assez longtemps sans prononcer un mot, surtout quand la gueule de bois faisait son travail de sape. C'est Juliet qui a rompu le silence.

– *Mista Vicente, picnic is ready.*

– *Thank you Juliet, a grommelé Vince. Tell Innocent to put it*

in the motorcar ¹.

Vingt minutes plus tard, on était prêts à décoller. Vince m'attendait au volant de sa Benz, une quasi-antiquité de 1967 qui tapait ses vingt-trois ans, refaite à neuf pour une poignée de shillings ougandais. Il l'avait touchée dans la semaine et voulait fêter l'événement, d'où la sortie au lac Mburo et la biture cocaïnée de la veille. Je suis monté dans sa bagnole. Il a démarré puis Innocent, le factotum, a refermé le portail derrière nous. James, le clebs de Vince était assis à l'arrière, la truffe à la fenêtre. On a traversé notre quartier de Bugolobi, rejoint la route principale près du Coffee Marketing Board et fondu vers le centre ville. Il était à peine huit heures et Kampala était encore endormie. C'était comme ça tous les samedis. Opération ville morte. Le vendredi, la capitale se vidait de tous ceux qui avaient les moyens de rentrer au village, les expatriés fortunés partaient au Kenya, à Zanzibar ou à Dubaï en bagnole ou par les airs. Le dimanche, les paroissiens se levaient tôt pour aller à la messe, anglicane, catholique, baptiste, évangéliste ou autre. Avec les Muslims, les Bahaï, les Hindouistes, les Adventistes et les Animistes, le pays ne manquait pas d'obédiences. Chaque religion avait sa colline autour de Kampala, d'où les transhumances dominicales. Je m'en foutais, j'étais athée et le dimanche, je ne me levais jamais avant midi. Mais l'avantage c'était des routes quasi désertes le samedi.

La Benz ronronnait. James haletait, Vince manœuvrait en douceur. On a rejoint Clock Tower, contourné Mengo Hill et pris la route vers l'ouest. Si tout se déroulait bien, on devait passer à Massaka vers onze heures. L'entrée du parc était située après Lyantonde, près de la route de Mbarara. On avait prévu d'y manger vers midi. Enfin, en théorie. Ce que j'avais aimé dans le pays à mon arrivée, c'était ce que les habitants n'aimaient pas : trouver l'aventure au coin de la rue, ne pas savoir combien de temps ça allait prendre pour aller acheter un paquet de clopes ou de chewing-gum. La guerre civile n'était pas si lointaine. L'état du pays, des routes, les *shortages* ² divers qui vous tombaient sur le dos aux moments les plus inopportuns, les bandes armées qui traînaient surtout la nuit, l'énerverment des patrouilles de la NRA ³, l'armée régulière, l'état d'urgence qui semblait pouvoir revenir n'importe quand alors que vous étiez n'importe où, tout ça nous amusait au lieu de nous peser. Mais la situation se normalisait de semaine en semaine à notre grand regret de branleurs occidentaux invétérés

1 « Dis à Innocent de le mettre dans la voiture ».

2 Pénuries.

3 *National Resistance Army*

et égotistes. On a donc passé le *road block* sans encombre à la sortie de Kampala et atteint la route de Massaka. Vince a tiré un joint fripé de sa poche de chemise et me l'a tendu. Je l'ai redressé, allumé, j'ai tiré quelques bouffées et le lui ai repassé. Bordel, que c'était bon, cette liberté presque totale. On roulait sans assurance, souvent raides et parfois bourrés. Quand on prenait nos bécanes, c'était sans casque ni permis. On vivait sans compte en banque. On n'avait jamais connu ça avant ici.

Le samedi, il n'y avait plus les ribambelles de camions qui ralentissaient à l'approche des zones de *potholes* au milieu des champs de *matooke*⁴, des étendues de papyrus ou des reliquats de forêt primaire qui tentaient de s'accrocher. Les rares véhicules roulaient dans l'autre sens, vers Kampala. On a passé l'équateur et on s'est arrêtés pour faire pisser le chien comme les deux apprentis humains. On a atteint Massaka vers onze heures, comme prévu. À une station service, Vince a remis de l'essence. C'était une règle d'or, toujours faire le plein quand on le pouvait, surtout avec une caisse qui suçait comme la sienne. Il a aussi rempli une gamelle d'eau pour James au robinet des chiottes de la station. J'en ai profité pour griller une cigarette en m'éloignant des pompes, surtout ne pas faire sauter le quartier. Ensuite, Vince m'a hélé de l'autre côté de la route, prêt à repartir, James était déjà assis à l'arrière. J'ai balancé mon mégot dans le fossé, traversé et repris ma place dans la Benz.

— Je sais pas si je pourrais repartir un jour d'ici, j'ai lancé.

— Ouais, moi non plus, il a confirmé.

Ensuite, on a fermé nos gueules. On préférait laisser défilier le paysage plutôt que d'ajouter des commentaires, des paraphrases, des inepties. Vince a sorti un deuxième joint, le soleil brillait plus que jamais. Après Lyantonde, mon pote a remué les lèvres.

— On approche, mec.

— Ouais, j'ai soufflé.

Effectivement, quelques miles plus tard on était devant l'entrée du parc. James en a profité pour pisser et chier un peu partout, le petit salopard à quatre pattes. LAKE MBURO NATIONAL PARK s'inscrivait en lettres vertes au-dessus de nous. Et c'était tout. Pas de guérite avec tickets et cartes postales en vente, pas de Rangers ou d'officiels du *Ministry of Tourism*, rien d'autre que cette arche en bois grossier et en bambou.

— Et s'il y a une bande de rebelles ou de voleurs qui se planque dans le parc ? j'ai lâché.

— Tu rigoles. Ici on est à l'ouest, le fief du Président Museveni,

⁴ Variété locale de banane plantain. Se prononce « matoké ».

le coin le plus sûr de tout le pays !

— Ha ha, j'ai ricané. On est à l'ouest ! T'en as de bonnes. Je le sais bien qu'on est à l'ouest. J'ai même l'impression de toujours l'avoir été. Et avec toute l'herbe qu'on s'envoie dans les poumons, la coke dans le pif et les hectolitres d'alcool dans l'estomac, tu penses qu'on n'y est pas déjà assez, à l'ouest ?

Vince a balancé son petit sourire narquois en guise de réponse. On a laissé un rapace crier au-dessus de nos têtes et mon pote a sorti le panier préparé par Juliet. Enveloppés dans un torchon humide, quatre bouteilles de bière Bell, des sandwiches, des bananes, des œufs durs et du cake à la papaye et à la cannelle. On s'est envoyé les sandwiches et les œufs en les faisant passer avec les bières encore fraîches avant de liquider les tranches de cake pendant que James se tapait les bananes. Un vrai festin au paradis. Le Lake Mburo National Park s'offrait à nous. On était libres comme l'air, on allait partir à la recherche des impalas, des kobs, des gnous ou des hyènes sans un Ranger pour nous casser les couilles, nous dire que faire et où aller, nous empêcher de ceci-cela. Après un autre joint destiné à digérer les victuailles, l'équipage humano-canin est remonté dans la Benz. Vince a embrayé et essayé de trouver une piste sous les herbes. Je le laissais faire, ça avait l'air de le passionner. Il y avait quelques traces anciennes que la végétation tentait de recouvrir lentement mais sûrement. Vince suivait les marques les plus visibles. Plus on pénétrait dans le parc à la recherche des bestioles, moins les traces devenaient évidentes. J'espérais seulement qu'on allait retrouver un jour la sortie. On a roulé le coude sur la portière en scrutant l'horizon pour repérer les animaux. À part quelques rapaces qui tournoyaient dans le ciel, on avait l'impression d'être les seuls êtres vivants du parc. Partis comme on était, avec les bières et les joints, il n'en fallait pas beaucoup pour que les événements tournassent bizarrement. On a encore roulé pendant un quart d'heure et j'ai commencé à ressentir les vibrations puis le bruit. On aurait dit un grondement de tonnerre sourd. Le bruit augmentait progressivement. Le châssis de la Benz vibrait comme si les jantes étaient posées directement sur le sol. J'ai pensé à un tremblement de terre, je me suis même demandé si c'était moi qui clochais avant de me raviser.

— T'es sûr qu'il y a pas un problème avec ta caisse ? j'ai demandé à Vince.

— Sûr ? On n'est jamais sûr de rien *in The Pearl of Africa*, il a éludé.

— Mais t'entends pas ce bruit ? Tu trouves rien d'anormal ?

— Non, euh, je veux dire ouais, je l'entends, je le ressens même.

C'est James qui a réalisé en premier. Il s'est mis à aboyer comme un chien de l'enfer. Il était tourné vers la vitre arrière. J'ai suivi son regard et j'ai vu. On était poursuivis par un troupeau de zèbres, enfin, je veux dire de vrais zèbres quand Vince et moi n'en étions que de drôles de spécimens blanchâtres, un peu perdus et toujours à l'ouest. Il y en avait des centaines, peut-être des milliers. Ils formaient un véritable organisme collectif, comme une nuée de piafs ou un banc de poissons. J'ai sifflé quelque chose comme « Putaiiiiiin ! » entre mes dents. Le troupeau s'est scindé en deux pour avaler la bagnole, carrosserie noire, toit blanc, deux Blancs et un chien noir à l'intérieur, une véritable osmose. Le martèlement des sabots emplissait l'habitable. Il y avait maintenant des zèbres de tous les côtés, à gauche, à droite, devant, derrière. Vince a ralenti. Dans cette apocalypse, il ne savait plus où donner de la tête, James non plus qui gueulait de plus belle. Pour ma part, j'écarquillais les yeux comme les deux autres, je ressentais les vibrations par les oreilles, par ma colonne vertébrale, par mon trou de balle. Le bruit était terrible. On n'a pas compté les zèbres. Vince s'est ressaisi et a accéléré pour essayer de coller à leur vitesse. Ça a marché sur quelques centaines de mètres. Le terrain s'est mis à monter et la Benz à peiner. Le troupeau nous a lâchés et a fini par disparaître derrière une colline. Vince a stoppé au milieu des herbes. Un silence relatif est revenu. On était crucifiés, même le chien ne pipait mot et regardait son maître avec un point d'interrogation au-dessus de sa tête. Il nous a fallu quelques minutes pour nous en remettre. Puis Vince a redémarré, fait demi-tour, tenté de retrouver la sortie et y est arrivé.

On a fait une pause sous le panneau LAKE MBURO NATIONAL PARK, liquidé les bières et partagé le dernier joint avant de s'enquiller les miles et les inévitables *road blocks* qui nous séparaient de Kampala. On est repartis un peu avant quinze heures avec les zèbres toujours dans la tête. C'est après Massaka qu'on a recommencé à parler.

- Putain, mec, quelle journée, j'ai fait.
- Ouais, mieux que dans Hatari ! a estimé Vince.
- Fais gaffe à la route, John Wayne, j'ai envie de revoir Kampala. Sinon, tu crois que c'était vrai ? j'ai demandé.
- Vrai ? Quoi ?
- Les zèbres, c'était vrai ou on a halluciné ? La *weed* et la bière ? Des remontées de coke ? Notre psychisme vacillant ? Tout ça à la fois ?

Vince a réfléchi quelques secondes. Il avait l'air sceptique. Au bout d'un moment, le pli au milieu de son front s'est relâché.

— C'étaient des vrais zèbres, il a affirmé.

— T'es sûr ? Et comment tu sais ça, toi ?

— James.

— Le clebs ? j'ai interloqué.

— Ouais. Il boit pas, il fume pas, il sniffe pas. Et il les a vus ces putains de zèbres. Tu te souviens comment il a aboyé ? À nous en fêler les tympans.

Je ne savais pas si je devais être convaincu. Peut-être qu'on avait tous les deux rêvé du chien en train de pousser sa gueulante au milieu de notre délire, après tout. Arrivés à la maison à la nuit tombante, on s'est précipités sur le frigo pour y puiser des bières fraîches. Vince a sorti un demi-gramme de coke rescapé de la veille. J'ai roulé un *spliff* d'herbe du Karamoja. On était tranquilles, sereins, rassurés, soulagés. On savait que c'était écrit, que ni l'un ni l'autre n'en reviendrait jamais vraiment, qu'on serait toujours un peu à l'ouest..

APPOLINAIRE + TOKYO

Brice Noval

APPOLINAIRE

en fac de lettres à Lyon
au début des années 70
j'étudiais l'immense
Apollinaire

le prof de littérature
nous expliquait que le poète
avait aimé
passionnément
Annie Playden
et que celle-ci s'était sauvée
en Amérique
pour fuir son amour

mettant ainsi
entre eux
un océan de distance

ma petite amie
venait de me quitter
pour rejoindre un autre homme
à Tahiti

mettant ainsi

entre nous
DEUX océans de distance

c'était bien sur le génial
auteur d'*Alcools*
ma seule
supériorité

dont je me serais
passé
volontiers

TOKYO

je me souviens de ce mendiant
sur le trottoir d'une rue à Tokyo
près de mon hôtel

il restait perpétuellement assis
sur une chaise
et sous un grand parapluie noir
ouvert et fixé
au dossier de la chaise

la nuit
ou les jours de pluie
il refermait soigneusement
l'espace autour de lui
avec une feuille de plastique
pour se constituer un étroit
habitable en forme de tube
transparent

il ne bougeait presque pas
tenait peu de place
affichait un sourire permanent
et ne faisait pas même le geste
de mendier

j'avais lu que le quotidien
MAINICHI SHIMBUN
organisait un concours annuel

de haïkus
et qu'un mendiant
avait obtenu cette année-là
le prix du meilleur poème

je me suis demandé
si l'homme près de mon hôtel
était ce fameux lauréat
ou s'il était déjà parvenu
à cet état supérieur
de la sérénité
qui n'a plus besoin
des mots

OUEST-FRANCE

K. von Gella

D*** était un cycliste à plat tout en cambouis, trempé à force d'être bredouille, repoussant par principe, du genre à s'essuyer les mains sur ta jupe, à lever comme des rabats de sacoches tous les pans de tissus jusqu'au fond des choses. Trente minutes seulement après sa montée à bord, c'était fait ; ma petite mécanique échauffée et lui sa burette d'huile à ras bord, pas vraiment de manières, des coups pas vraiment, mais des soupirs, mais des couinements, mais un râleur de première, un vrai. Je ne me rappelais seulement plus m'être arrêtée...

Il a fait claquer ses mains sur mes fesses comme un Cro-Magnon signe pour l'éternité la paroi de sa grotte. Il m'a salie, oui, frottée, brûlé les petites peaux et puis, à peine retournés, on s'est enfuis, ensemble, comme ça, son crime en moi, organique. Ne rien décider surtout. Presque naturellement, il a pris le volant pour le reste de je ne savais pas quoi.

J'avais eu un peu mal et ça l'a rendu tout amoureux. Il a garé ma Peugeot devant une pharmacie de garde. Le dimanche, on sait bien qu'ils ne rappiquent jamais, les pharmaciens. Alors, avec ses mains encore toutes rougies, il a levé je ne sais comment le rideau comme un rabat de sacoche, il m'a dit de choisir *toutes les crèmes qui n'ont pas de prix, mais vite*, à lui la caisse, quasi vide, un dimanche pardi, le pharmacien dort tranquille ! Ensuite il a fallu filer. Ça clignotait dans l'angle de l'officine sans un bruit. Lui savait bien ces choses, il s'en est vanté. J'ai couru avec des crèmes anti-âge plein les bras, j'ai pensé les offrir un jour, et à qui donc ?

On a pris la départementale pour un *pique-nique*, malgré la pluie

tenace. Je me suis barbouillée de crème d'éternité, lui s'est à peine décroché les doigts avec une solution alcoolique très odorante. On a roulé vite.

J'ai eu faim avant lui. Au village suivant, la boulangère nous a insultés longtemps dans le rétroviseur, elle aurait couru le marathon pour nous étrangler. Un dimanche, tu penses, la caisse dégueulait. D*** a grillé un stop, mais prudemment, on n'est pas fous. C'est bête une cavale ; on avait pourtant de quoi payer après la pharmacie. Mais rien ne se décide vraiment ; c'est à cet instant précis que j'ai enfin rattrapé mon orgasme.

Vers treize heures, on est restés sous un pont de chemin de fer à mordre dans nos chouquettes et un jambon-émmental rance pour deux. Il a démonté son pneu crevé, s'est resali les mains, m'a demandé comment que je m'appelais *au fait*, en mariage juste après. Le vent faisait des loopings en s'enroulant autour du tablier du pont ; surtout ne pas réfléchir. *Oui*, j'ai dit *oui* ; c'est mon nom désormais. Il a voulu m'emmener toujours plus loin, *se barrer*, c'était son mot. En guise de sieste, on a recommencé sur la banquette arrière, intégralement mouillée, il était plus doux, mais soudain il a pris peur comme un enfant à la faute et s'est rhabillé. *On va prendre un bateau !* Moi, j'ai pensé aux vaisseaux de croisière immaculés, à l'océan Pacifique. Il connaissait quelqu'un à Nantes, je ne connais pas Nantes.

On a fait le plein sans payer, c'est si facile de s'enfuir avant la caisse, ils devraient mettre des barrières plutôt que cette sirène un peu navrante de chalutier.

Ne plus être soi-même est enfantin, il suffit de ne plus rien anticiper, juste *se barrer*... Il a redemandé mon âge, j'ai menti plus encore, il a dit une vulgarité sur mon sexe puis il a rougi comme je ne répondais rien. Il pourrait être un de mes élèves, mon fils...

Comme nous roulions, je lui ai serré la cuisse, gratté un peu la verge du bout de l'ongle à travers son jean, il a brusquement accéléré, jusqu'à l'écrasement des corps. On allait bien ensemble, à Nantes du moins, vers la mer. Pendant qu'il conduisait, je lui ai étalé de la crème anti-âge sur le front, le nez et les joues, comme des caresses d'amante. En une seconde, j'ai désappris vingt années de gestes maternels, ça lui piquait quand même l'œil droit, j'ai ri, pas lui.

La pluie s'est mise à tout rincer et on a longtemps cru voir des dizaines de voitures brouillées à nos trousses, comme des images d'une autre histoire. La nôtre restait pourtant si simple, et si rapide ! L'excitation nous prenait seulement le bas du corps depuis la taille. Sans parler, on s'imaginait ce qui pouvait bien nous porter, nous

unir d'évidence, comme deux centenaires en noces de diamant, sans décalage, sans la mort comme destination... *Fuir, c'est sucer la roue du présent absolu*. Non, il n'a pas pu dire ça...

On pointait à 149 dans le roulis de la route, chacun pressant d'une main la cuisse de l'autre. Ça sentait bon dedans. La crème agissait.

Sur la rocade de Nantes, on se voyait déjà mourir d'une balle dans le dos, nos noms dans Ouest-France : « D*** and *Oui* », pareils à ces fuyards d'une autre histoire. On entendait déjà les gyrophares comme autant de phares pressés au naufrage, devant la mer pour de vrai, et nous, baignant dedans : l'océan Pacifique...

À L'OUEST D'EDEN

Philippe Azar

Je n'avais rien écrit depuis des semaines, rien créé, pas même rêvé de la moindre phrase déchirant ma peau et la moitié de ma tête, pas la moindre petite histoire de monstres qui se battraient dans cet enfer qui nous réveille chaque jour en sursaut et qui nous borde impitoyablement quand la machine que nous habitons ne nous suit plus.

A dire vrai, je n'avais plus envie. Au diable l'art et la littérature. L'art n'en n'avait rien à foutre de moi et je n'étais qu'un valet, un bouffon pour la littérature et les deux lecteurs qui me suivaient. Je regardais de loin le cirque des écrivains connus qui se payaient le luxe de critiquer les grands-maîtres tout en se léchant mutuellement la pomme et ça me rappelait les grandes réunions du commerce où les lecteurs et les clients se confondaient avec le porte-monnaie toujours trop vide de ceux qui se prenaient pour les nouveaux génies de notre temps. Le grand problème avec la littérature à notre époque, c'est que seul le poète vit sa journée, tous les autres se complaisent. Je me situais un peu près là.

Je regardais notre monde comme une chose malade de haine et d'arrogance et ça me déprimait. J'avais du mal à trouver un sens aux choses dans toute cette mélasse organisée qui ne proposait qu'une issue aux puissants et de fausses solutions à tous les autres qui devaient faire semblant d'y croire. J'en voyais qui trouvaient ça normal et rentraient volontairement dans la tombe ou dans la cage et ça me déprimait encore plus. Les gens étaient cons ou sans couilles, ou les deux, voilà tout.

Je ne rêvais que d'être seul et j'attendais que les mots reviennent.

Quelques fois, j'essayais de forcer les choses, mais ça marchait rarement et je le vivais aussi bien que le loup dévoré par la faim.

Le plus souvent, je restais là étendu comme une vieille souche, assommé par les défaites de ma journée. Rien de vraiment exceptionnel, des défaites de pauvre tout ce qu'il y a de plus banal et qui pesaient un peu plus chaque jour. La seule victoire valable, dans ce bas monde était de réussir à trouver pourquoi il fallait rester vivant jusqu'à la tombée de la nuit et vouloir remettre ça le lendemain. Je me protégeais derrière des remparts aussi épais que des draps moites, prison de verre aux portes toujours ouvertes vers les flammes et la rancœur de ce monde qui n'a toujours été fait que pour très peu de monde.

Le style me direz-vous. On peut avoir du style en ouvrant une boîte de sardines, en taillant un rosier, en creusant un trou avec une pelle, en faisant une vinaigrette, en inclinant sa tête d'une certaine façon alors qu'on vous annonce que vous êtes viré, et vous ne verrez ça nulle part ailleurs. Il faut du style dans la vie pour ne pas se faire avaler par la plaie béante qui recrache les corps en souvenirs. Imaginez un monde de fantômes avec des gardiens aux coins des rues qui seraient les garants, les grands organisateurs de tous ces jeux qu'on appelle : démocraties, dictatures. Très peu d'hommes, beaucoup de fantômes. Sommes-nous dans un rêve où suis-je en train de délirer ? Les vrais hommes sont-ils vraiment à la bonne place ?

La politique, le sport, le jardinage et tout ce que nous pouvons bien nous permettre pour nous remettre de notre passage dans les limbes, avant que ne viennent les grandes questions qui remettent en cause tous les fondements de notre vie. Certains se perdent en compromis, se résonnent. On se trouve toutes les excuses du monde pour justifier ce marasme qui ne vient que de nous. Il faut bien se le rappeler quand même nom de Dieu ! Et on sombre dans la religion. *PLAF !* A corps perdu, on verra bien après. Il faut bien trouver des réponses quelque part. L'esprit ne peut pas se contenter de l'inconnu, sans quoi il tournicote sur lui-même, se cogne aux parois de nos crânes trop petits, s'interroge et ça fini par des ulcères et des bleus à l'âme.

Dieu.

Il faut comprendre ses messages cachés, à moins que ce ne soit de sa faute, à moins qu'il n'y ait rien, à moins que...

Balzac avait peut-être raison. Toutes les grenouilles de bénitier et toutes les sommités de toutes les religions connues auraient l'air bien connes une fois de l'autre côté, si elles découvraient qu'il n'y avait rien, que dalle, le néant, l'immensité d'un vide sans flammes,

sans nuages et sans portes, juste nous dans le grand rien : la grande éprouvette de l'histoire. Imaginez la gueule d'un pape, d'un imam, d'un rabbin. La grande révélation n'en n'ait peut être pas une depuis le début. L'arnaque !

L'homme se condamne lui-même dans sa quête de contrôle des sociétés. On produit des copies de bons électeurs, de bons contribuables, de bons travailleurs dociles. On éduque les masses à viser le minimum vital comme l'objectif ultime d'une vie : « Ouf ! J'ai un smic, j'ai gagné ». Le puissant veut maintenir le système qui lui assure ses victoires selon ses propres règles. Pour le pauvre, les règles ont changé. L'espoir, le rêve ne lui coûte pas que des nuits de sommeil, il faut maintenant avoir les moyens pour réaliser de grandes ambitions. Elle est là la grande défaite de nos petites démocraties en toques. Essayez donc de revendiquer un minimum d'espoir qui ferait de vous une personne différente, interrogez-vous, je vous le dis, et les ennuis commencent. On vous traitera d'original, de marginal, de clown, bref de roi des cons. Vous ne serez jamais pris au sérieux et si vous vous acharnez, on vous pointera d'un doigt accusateur l'entrée des prisons et des asiles, comme on indique l'entrée de la niche au chien qui n'arrête pas d'aboyer. Prenez n'importe quel enfant qui posera les bonnes questions sur la marche de ce monde, qui grandira et évoluera à contre-courant du futur électeur, contribuable et travailleur docile que notre système veut qu'il devienne et l'on vous expliquera qu'il a un problème, qu'il n'a aucune éducation, que vous êtes un parent pitoyable, qu'il y a des psychologues et des médicaments aussi destructeurs que l'héroïne pour l'aider. L'homme d'aujourd'hui n'a pas réellement envie que les choses changent. Les électeurs sont devenus des croyants. Le messie braquerait une banque et viendrait ensuite leur mordre les fesses qu'ils continueraient de prier pour lui. Seul, la foi compte, une fois aveugle dans une vision d'avenir qui ne demande aucun effort.

Revendiquer son pouvoir d'électeur pour avoir le droit de donner son avis, c'est prendre la place du veau qui fait la queue chez son boucher préféré. Les puissants veulent convaincre avec pour seule garantie, leurs paroles, et ça ne choque personne. L'avenir de notre monde se décide comme un pari aux courses, gagnant ou placé. Essayez donc de dire à votre patron que les résultats seront meilleurs la prochaine fois, parce que vous le dites. Le système a déjà tout prévu pour les gens comme vous et moi avec la bénédiction de votre patron. L'homme est devenu feignant, passif. Au bout du compte, on n'est pas si loin du mode de pensée de tous les terroristes du monde, tous ces monstres qui ne le sont pas pour

eux même, au bout du compte, on en a pour son argent.

Il y a cependant des fleurs qui réussissent à pousser, malgré la fiente et l'obscurité. Tous ces êtres vraiment libres qui traversent le temps et l'espace et qui nous gardent, malgré eux. Vous les reconnaîtrez facilement. On se sent toujours bien avec eux.

Une fois à Pigalle, dans un bar et une conversation. J'essayais de boire une bière sereinement alors qu'un homme hurlait en costume devant beaucoup d'autres et avec autant de costumes et de verres qu'un homme peut en porter. J'ai laissé traîner l'oreille et Chouchou à fait irruption dans ma vie.

— Savez-vous qu'elle est la différence entre un homme qui a une cravate et un autre qui n'en n'a pas ? A dit l'homme en costume.

Chouchou qui buvait son Perrier, en lisant son journal à l'autre bout du comptoir, et qui ne connaissait absolument personne à levé la tête en disant :

— C'est le nœud.

Les gars se sont regardés sans savoir s'il fallait démolir la gueule de Chouchou ou assumer leur propre connerie.

Chouchou était un homme honnête à tout point de vue et ça vous réconciliait avec la vie. Il ne cachait rien et se foutait bien de ce qu'on pouvait penser de lui. Ca ne le dérangeait pas qu'on l'appelle aussi *la folle*. C'était lui qui l'avait demandé. Il aimait les choses claires et ne supportait pas les gens qui se faisaient passer pour ce qu'ils n'étaient pas. Je crois que ça l'aidait aussi à se sentir bien dans sa peau et à attirer les regards sur lui pour s'assurer les meilleurs coups au lit. Chacun son jeu, chacun son style. On ne pouvait pas le juger. Tout le monde l'aimait. Il ne dérangeait personne, pas même les plus fermés d'entre nous. Faut dire que personne ne l'enviait rapport à son attirance pour les hommes et à tout l'amour qu'il avait pour sa femme et ses deux enfants. Fallait être sacrément costaud pour gérer le bordel de sa vie.

Quand je l'ai connu, après ce bar dans Pigalle, le hasard a voulu qu'on porte les mêmes assiettes dans le même restaurant. Ca a vite collé entre nous, enfin surtout pour lui. J'étais son genre, vous comprenez, et puis il mettait un point d'honneur et essayer de convertir un hétéro comme moi. A la longue, il a compris que je ne tenterai pas l'expérience, mais il ne m'en a pas voulu. Au contraire, il est devenu comme ma mère. Il prenait soin de moi, me surveillait quand j'étais sur le point de déconner.

Certains soirs, quand la chaleur de Pigalle devenait aussi pesante que les 15 heures qu'on avait dans les jambes, on sortait sur le trottoir et on filait dans les sex-shops du coin pour faire de la monnaie. Tous les clients du restaurant nous observaient en train

de faire des allers-retours entre la salle et les bordels du coin de la rue. On passait pour des fous et des saligauds, mais on s'en foutait bien. Nous, ce qui nous intéressait, c'était de prendre l'air et d'en fumer une tout en se rinçant l'œil. Les putes étaient toujours très sympas, on était un peu leur récréation, comme elle la nôtre. Le plus marrant, c'était les clients qu'on recroisait après le dessert, quand on avait besoin de faire de la monnaie. On les trouvait toujours plus souriant quand les filles les entraînaient dans les cabines pour une petite masturbation expresse. Notre tablier, c'est sûr, ça les faisait moins bander. En tout cas, dès que je restais 5 minutes de trop à discuter avec mes copines d'à côté, Chouchou qui était aussi mon chef, m'attendait en tapant du pied sur le trottoir :

— C'est le bordel sur toutes tes tables, grouille toi d'y retourner avant que je botte ton petit cul.

Un soir d'été, alors qu'on avait trimé comme des turcs à servir la moitié des touristes de ce monde, Chouchou me ramenait dans son Alpha Roméo. On habitait à quelques rues l'un de l'autre sur le secteur de la Goutte-d'Or. Le quartier était ravagé depuis des décennies par la drogue et la pauvreté et puis dans les années quatre-vingt-dix, le crack a rajouté un nouveau cancer à un corps qui était déjà atteint par beaucoup d'autres. Je me souviens encore des premiers fumeurs de crack à Paris, à quatre pattes sur le trottoir en train de chercher leur dope dans les débris d'une pipe en verre gisant dans la pisse devant le pas indifférent des passants.

Bon, Chouchou devait faire pisser son bichon en me accompagnant jusqu'à chez moi. La nuit était aussi belle qu'elle pouvait l'être à la Goutte-d'Or. Le jour commençait à s'installer à l'improviste comme un envahisseur, un dictateur imbattable laissant fuir la lune aussi loin qu'elle le voulait. Tout le monde se foutait de la lune à la Goutte-d'Or. Cinq heures du matin et tous ces phares de voitures sur le boulevard. La porte de la Chapelle et les métros au loin qui fracassaient mon paysage. On marchait paisiblement avec Chouchou et son bichon. Le chien s'arrêtait devant tout ce qui ressemblait à un étron. Le jour avait définitivement pris le dessus, alors que le boulevard Max Dormoy comptait plus de voitures que la rue ne pouvait en supporter. Que pouvait bien foutre tous ces gens à 5 heures du matin à rouler, alors que 2 serveurs et un bichon essayaient un temps soit peu de trouver une certaine quiétude. On a envoyé tous ces gens au diable et on a continué Chouchou, le bichon et moi à se laisser aller.

— Je ne veux pas que tu fricotes avec Gérard, me dit Chouchou.

— Je t'emmerde Chouchou, t'es pas ma mère.

— Tu t'emmerderas encore plus, quand je t'aurai viré.

Chouchou avait raison. Il avait vraiment ce pouvoir.

— Excuse-moi. C'est la fatigue. Gérald me permet d'avancer dans mes recherches.

— Quelles recherches ?

— Il faut que je fréquente des voyous, des vrais, pour savoir les jouer.

— Les jouer ?

— Oui, on m'a engagé pour cette pièce. Le personnage principal est un voyou, une petite frappe, le genre de frimeur qui pète la gueule à tout le monde et qui emballé toutes les filles.

— Oh mon Dieu ! Arrête, tu vas me faire fantasmer.

— C'est pas mon genre tout ça, Tu comprends ? Faut que je travaille en profondeur pour ne pas arriver comme le roi des cons aux répétitions.

— Si tu continues de fréquenter Gérald, la seule chose que tu vas réussir à décrocher, c'est une place en prison.

— Non, non, c'est fini tout ça. J'ai vu ce que je voulais voir. J'ai compris, j'ai ma matière.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

Je me suis mis à expliquer. J'ai décrit ce bar : Le Chat Noir, dans lequel Gérald m'avait montré de quel bois, il était vraiment fait. Ce bar d'après lui, comptait tout ce qu'il y avait de truands à Pigalle. Des contrats sur certaines têtes, se jouaient, paraît-il, durant les parties de cartes. Et puis un soir, Gérald s'est laissé aller à la petite confidence. Il avait une poire pour la soif, une sorte de deuxième job pas trop fatiguant et qui payait bien et très vite. Je m'attendais à ce qu'il me parle de drogue ou de racket, mais j'étais loin du compte.

— Aller va y accouche, que je lui dis, un soir que nous étions au comptoir de ce fameux bar qui ne fermait jamais. Un luxe pour nous qui finissions notre service à 4 heures du matin.

— Tu vas voir, qu'il me répondit avec son air vicieux et le sourire en coin. V'là mon client.

J'ai vu un homme rentrer dans le bar et se diriger directement vers les toilettes d'un pas assuré comme s'il rentrait dans l'allée de son immeuble. L'homme ne cadrerait pas avec la clientèle locale, rapport à son pardessus en cachemire, son costume sur mesure et son brushing impeccable. Gérald à éclusé son verre et s'est dirigé à son tour vers les toilettes des hommes. Personne ne semblait trouver ça bizarre.

J'ai attendu seul pendant quelques minutes au comptoir. J'ai commandé une autre bière, tout en observant les hommes au comptoir et assis dans la salle. Aucune femme, bizarre. Chacun

regardait son verre ou ses cartes. Tout ça ressemblait à un décor d'un film de Melville avec Delon qui débarquerait à l'improviste par une porte cachée dans le fond. De temps à autre, j'entendais des bruits suspects, pas très loin. Une réserve ? Une petite bagarre discrète ? Et puis, Gérard est ressorti des toilettes, le sourire large et les yeux pleins de folie en me montrant son pouce :

— On va pouvoir faire la fête, qu'il me dit en me tapant sur l'épaule.

— C'est-à-dire ?

— Je lui en ai mis plein la gueule à ce vieux vicieux.

— Quoi ?

— Le vieux bourgeois que j'ai suivi dans les *gogues*, tu croyais quand même pas que je lui faisais des *turlutttes*. Je lui défonce la gueule, tu comprends ? Son trip, c'est de se faire avoiner une fois par semaine. J'essaye de ne pas trop le marquer, sans quoi ce petit vicieux pourrait porter plainte contre moi pour coups et blessures.

— Putain Gérard, t'es vraiment un mec tordu.

— Un mec tordu qui prend 400 balles par semaine pour dégommer la gueule d'un vieux bourgeois. Y a plus tordu comme job, comme celui de porter des assiettes.

A ce moment, j'ai vu le vieux bourgeois ressortir des toilettes. Il avait mis le temps. Sans doute pour s'arranger un peu et ne pas attirer l'attention. Sa tête était rouge de partout, mais il n'avait aucun hématome, aucun bleu, Gérard était doué. Je l'ai regardé sortir du bar d'un pas plus lent, presque apaisé, personne autour de nous n'a levé la tête.

— Ouais, ton Gérard, c'est juste un petit micheton, me dit Chouchou.

— C'est un peu ça.

— Je ne veux plus que tu fricotes avec lui. C'est malsain pour toi.

— Promis, Chouchou. Fallait juste que je vois les choses au moins une fois, que je mette les deux pieds dans son monde pour comprendre.

Le bichon continuait de s'arrêter devant tous les étrons de la ville et puis on a entendu hurler derrière nous. Le chien a commencé à aboyer tout ce qu'il pouvait, pendant qu'on découvrait l'horreur.

Sur le boulevard, alors que toutes les voitures, phares allumés, ralentissaient pour éviter la scène, un homme noir allongé par terre se faisait poignarder par trois autres hommes. L'homme au sol hurlait pendant que les trois autres le genou sur la poitrine lui plantaient la mort dans les tripes. On voyait la lame des poignards qui luisait dans le jour naissant, dès qu'elle ressortait du corps de

l'homme noir au sol.

Chouchou a voulu rebrousser chemin pour lui porter secours.

— On peut pas rester comme ça.

— Ferme ta gueule Chouchou et fait comme si tu n'avais rien vu. C'est une bagarre de dealers.

J'ai montré d'un mouvement de tête un quatrième homme sur le trottoir d'en face qui guettait la moindre réaction pour tuer à son tour celui ou celle qui oserait parler.

— Mais...Répondit Chouchou, le désespoir dans les yeux.

— Mais ta femme et tes gosses, Chouchou.

On a continué notre chemin avec le bichon qui ne reniflait plus et qui regardait de temps en temps en arrière. On en a parlé un moment de cette fameuse scène, au début, juste au début et puis plus rien. Fallait laisser l'horreur où elle était. Le temps s'est aussi chargé de nous, sans nous demander notre avis, à l'improviste, en traître. Je ne sais pas ce qu'il est devenu Chouchou. Nos vies étaient comme des rivières folles qui ne couraient pas dans la même direction. Le sida ? Je suis sûr que non, il aimait trop sa femme et ses enfants. Il m'arrive de temps en temps de penser à ce dealer en train de crever sur ce boulevard en plein Paris. Cinq heures du matin et toutes les voitures qui le contournent soigneusement, alors qu'un million de moteurs en marche ne réussissent pas à couvrir ses cris. Je suis sûr qu'il est mort, ce jour-là. Je suis sûr que ce monde mérite ce qu'il a toujours été.

UPPER WEST SIDE

A.R. Morency

La dernière bouchée du monumental cookie dégoulinant de beurre de cacahuète achève enfin son voyage au fond de la bouche en modèle réduit de ma nièce. Impressionnant. À côté d'elle, son frère grappille avec soin quelques miettes, vestiges de son biscuit. Je me retiens de soupirer. La Levain Bakery est un supplice, l'antre de la tentation, le royaume de la calorie... mais c'est sur cette minuscule boulangerie que les marmots ont jeté leur dévolu cette fois-ci. L'endroit est si petit, d'ailleurs, que, victime de son succès, il est plein à craquer de l'ouverture à la fermeture et nous, pauvres indigents du beurre et du saccharose, n'avons plus qu'à déguster nos promesses d'obésité campés sur le trottoir, exposés à la fraîcheur narquoise du vent d'avril. Je hais ces gamins. Ce n'est pas pour rien que j'ai choisi de ne pas en avoir moi-même – je n'ai jamais pu supporter les enfants. Je croyais m'être mise à l'abri de leurs caprices, de leurs fixations bizarres et de toutes les autres contraintes liées à leur existence, mais, bien sûr, c'était sans compter sur les charmantes attentions de mon frère qui a malgré moi réussi à introduire de force ses deux êtres humains miniatures dans mon existence. Lui aussi, j'imagine qu'il a dû peser dans ma décision de ne pas fonder ma propre famille. Une fois de plus, je crois que j'ai eu peur de souffrir de la comparaison. Je suis parfaitement consciente du fait que je n'aurais pas su assurer comme lui l'a fait et qu'à côté de ses deux perfections, ma progéniture aurait probablement eu l'air d'avoir été élevée en plein néolithique. J'en ai sacrément ma claque de toujours faire moins bien.

Un second soupir s'essaye à franchir mes lèvres. Je regarde mes neveux s'essuyer proprement les doigts sur leur serviette en papier au lieu de se les engouffrer dans la bouche pour en lécher les dernières traces de chocolat fondu, ainsi que l'aurait fait n'importe quel enfant... et ainsi que je l'ai fait trois minutes plus tôt... Je repense à la dernière fois où j'ai passé la journée en leur compagnie : ils m'avaient alors traînée jusqu'à la Sugar Factory, là où, quand vous commandez ce que vous pensez être un bête *sundae*, vous vous retrouvez avec un pot entier de crème glacée déversé dans votre assiette, agrémenté de grosses tranches de *red velvet cake* ou de brownie. Avant cela encore, je me remémore les quarante-cinq minutes d'attente que nous nous étions enfilées au Shake Shack pour des doubles burgers et des frites recouvertes de fromage. Et après ça, on voudrait me faire croire que mes neveux ne me veulent pas de mal ? « Ils t'adorent, tu sais. Ça leur ferait tellement plaisir de passer le week-end chez toi... » Mon œil, oui. À moi toute seule, j'ai déjà réussi à prendre quatre kilos depuis que j'ai emménagé dans l'Upper West Side, et ce ne sont certainement pas ces angéliques rejets qui m'aideront à tenir mon régime.

Ils me regardent de leurs grands yeux bleus et me sourient. Je leur souris en retour. Dieu qu'ils me fichent la trouille ! Je ne sais jamais si leurs marques d'affection sont sincères ou s'il s'agit seulement d'habiles manœuvres pour endormir ma méfiance. J'ai même honte de l'avouer, mais lorsqu'ils passent la nuit à la maison, il m'arrive de verrouiller la porte de ma chambre à coucher... à tout hasard.

— On y va, tata ? me demande Sainte-Nitouche, sans le moindre signe d'impatience dans la voix.

C'est vrai que je leur ai promis un après-midi au Museum. Nous faisons le chemin à pied, en à peine plus de cinq minutes durant lesquelles je prie de toutes mes forces pour perdre un maximum de calories. À l'intérieur de l'imposant bâtiment, nous sommes accueillis par trois squelettes de dinosaures autour desquels une multitude d'enfants s'agitent, émerveillés et surexcités à cette seule vue. Les *miens* restent sagement à mes côtés dans la file qui court le long des guichets, observant quelques secondes les monstres préhistoriques avant de s'en désintéresser totalement, arborant l'air de qui a déjà vu tellement mieux dans la vie.

Notre tour vient enfin. À l'achat du billet d'entrée, nous nous voyons proposer des places pour la projection d'un film éducatif, au choix parmi une courte liste. J'irais bien voir le spectacle sur les baleines mais il se trouve que les chérubins se passionnent tous les

deux pour l'espace. Alors je souris de plus belle, espérant que ma crispation ne se lit pas trop clairement sur mon visage, en optant pour *Dark Universe*.

— Bon, on a un peu de temps avant notre séance. Qu'est-ce que vous avez envie de faire en attendant ?

Sans attendre de réponse, je consulte le plan du musée : mammifères d'Afrique – bof ; dinosaures – je devine que non ; vie océanique – ah ! Tiens donc !

— Et pourquoi pas la baleine bleue ? J'ai toujours eu envie de la voir en vrai !

Gueule d'Ange et Sainte-Nitouche se lancent un bref regard en coin, ce petit sourire condescendant que je déteste, figé au coin de leurs lèvres.

— Si tu veux, tata, m'accorde le grand frère, mais tu sais que ce n'est pas une vraie, hein ?

— Elle est faite en fibres de verre et ne ressemble même pas à un vrai cétacé !

La sœur vient d'enfoncer le clou. Mais j'aime bien les baleines, moi... Devant ma moue dépitée, les petits tyrans décident de se la jouer grands seigneurs : on n'a qu'à y passer, mais pas longtemps alors ! Et, effectivement, je n'ai que l'occasion de passer la tête dans le Milstein Hall et d'entrapercevoir ma baleine suspendue au haut plafond. Alors que je me dis que, personnellement, je ne la trouve pas si moche que ça, mes neveux filent déjà vers une nouvelle salle, soudainement en proie à une euphorie que je ne leur connaissais pas encore. Je comprends vite la raison de cette effervescence en repérant les indications conduisant à l'exposition de météorites. Je suis le duo infernal au pas de course, bousculant çà et là quelques touristes que j'envie de pouvoir aller où bon leur semble, et c'est presque essoufflée que je débouche à mon tour dans le saint des saints, un œil sur ma montre tout de même, histoire de ne pas manquer le début de la projection la plus soporifiques du musée. Les enfants sont en admiration devant un gros caillou noir ou gris foncé, je ne sais pas trop. Je m'approche, sans prêter vraiment d'attention à leurs exclamations enjouées, et laisse traîner mon regard sur le panneau informatif pour faire passer le temps. J'apprends ainsi que le machin pèse trente-quatre tonnes et que ce n'est qu'une petite partie d'un autre machin, plus gros, qui lui, pèserait dans les deux cents tonnes. Mon poids dans deux ans si je reste dans le quartier, en gros.

— On peut toucher, tu sais, m'invite Sainte-Nitouche elle-même, déjà à moitié affalée sur le bloc constitué presque entièrement de fer. Pour lui faire plaisir, et uniquement pour cette raison, je

pose ma main sur la météorite. Et là, je ne peux pas l'expliquer, mais... quelque chose se passe. Cinq milliards d'années contenues dans cette immuable masse de métal transitent comme un flux d'énergie phénoménal dans mon petit corps fragile d'être humain trentenaire. Je suis en contact – mieux, je suis en symbiose avec un objet plus vieux que la terre elle-même, cette bonne vieille planète qui me porte depuis toujours et sans laquelle je suis complètement infoutue d'imaginer l'existence. Un élément minéral qui a vu le jour dans des galaxies si lointaines que je n'en conçois même pas la distance. Je me sens minuscule, écrasée et pourtant privilégiée. Jamais je n'aurais cru qu'une telle merveille, symbole d'infinitude et d'éternité, ait pu trouver sa dernière place ici, à deux pas de l'endroit où je vis, du lit où je dors, du bureau où je travaille. Un petit morceau d'univers qui vibre juste là, au cœur de mon quartier de l'ouest new-yorkais. Et nulle part ailleurs.

Ça vaut bien toutes les baleines du monde.

EXEMPLE D'UTILISATION DES FORCES PRODUCTIVES DANS UNE ÉCONOMIE MONDIALISÉE

Christophe Siébert

1.

Claudia Petrescu naît le 11 février 1997 à Mizil, en Roumanie. Quand elle a trois ans, Paul, son père, meurt d'une crise cardiaque. Sa mère, Silvia, s'occupe désormais seule de l'exploitation viticole, dont le faible rendement permet tout juste de faire vivre la famille. Il est nécessaire d'embaucher un ouvrier agricole mais c'est impossible, il n'y a pas d'argent pour ça.

Suivent quelques années au cours desquelles la production de vin est trop basse pour payer les traites, les crédits, la banque. Silvia Petrescu et sa fille se font exproprier. Silvia trouve un emploi à MFA, l'usine locale. Elle travaille à la chaîne. Elle participe à la fabrication de véhicules auto-chenilles destinés à l'armée. En 2013, Claudia a l'âge légal pour quitter l'école et travailler elle aussi. Elle rejoint sa mère à MFA. Au bout de six mois elle rencontre Teodor dont elle tombe amoureuse et rapidement enceinte. Elle veut garder l'enfant, pas lui, il la quitte et décide de ne pas le reconnaître.

La famille (c'est-à-dire Silvia, Claudia et le bébé) s'endette : les deux salaires, chacun s'élevant à 220 euros par mois environ, suffisent à peine à payer le loyer.

Claudia continue de fréquenter Teodor qui, pour l'aider, lui présente des gens faisant souvent le voyage en Allemagne et en France. Ils ont des relations et peuvent lui trouver du travail. Ils lui expliquent qu'en France, les filles comme elles bossent dans les restaurants et les hôtels pour des salaires bien plus élevés qu'en

Roumanie. Ils exhibent leurs vêtements, leurs montres, leurs voitures, leurs liasses de billets, ils sont convaincants.

Teodor met Claudia en relation avec Victor Duca, qui gère une agence de placement et peut lui trouver un travail en France. Les conditions sont dures, mais elle les accepte. Pendant les six premiers mois, elle devra verser la moitié de son salaire à l'agence. Ensuite elle sera libérée de son contrat et fera ce qu'elle veut.

Il y a un peu d'attente et quelques formalités à remplir, elle ronge son frein, elle est impatiente d'offrir une vie décente à sa gamine et d'enfin aider sa mère qui n'en peut plus. Elle sait qu'en s'en allant loin d'eux ce sera difficile, mais elle espère que d'ici deux ou trois ans la situation sera meilleure et qu'ils pourront à nouveau vivre ensemble. D'ici deux ou trois ans, se répète-t-elle comme pour s'en persuader, d'ici cinq ou six ans au plus tard. Silvia pense que c'est une arnaque, mais Claudia a le dernier mot : comment ça une arnaque, et cette vie de merde à trimer à l'usine pour avoir à la fin même pas de quoi bouffer, c'est quoi ?

Le 4 mai, elles sont une demi-douzaine à partir en mini-bus. Un contremaître les accompagne, il garde avec lui contrats, passeports et cartes d'identité, il s'occupe de toute la logistique.

À partir de quel moment Claudia comprend qu'elle s'est fait avoir et que les choses vont aller très mal ?

Sans doute quand, au lieu de prendre la direction de la France, le mini-bus fait route vers l'Albanie.

Au cours du trajet, celles qui posent des questions sont vite remises à leur place en se faisant gueuler dessus, et à coups de baffes si nécessaire.

L'ambiance devient tendue au fil des kilomètres.

Le 5 mai, elles sont débarquées en grande banlieue de Durrës, Albanie, dans une ancienne ferme qui appartient à la mafia, plus exactement à l'un des quinze clans se partageant le crime organisé dans l'est de l'Europe. Une ancienne ferme transformée en camp de dressage.

Il y a une vingtaine de filles au camp. Elles ne sont jamais en contact les unes avec les autres.

Entre le 6 et le 30 mai, Claudia est quotidiennement humiliée, torturée, battue, violée. Ce traitement a pour but de la briser physiquement et psychologiquement. Ça fonctionne sur toutes les autres, ça fonctionne aussi sur elle.

Le 30 mai, les responsables du camp estiment qu'elle est prête. Elle est alors conduite à Lyon, en France, où elle est contrainte de se prostituer toutes les nuits entre 22 heures et 6 heures.

Entre juin et septembre, au rythme de dix à vingt passes par nuit à trente euros chacune, elle rapporte environ trente mille euros au clan à qui elle appartient.

Au début, elle tente de se rebeller mais elle est battue et violée chaque fois qu'elle se montre désobéissante ou insolente. Elle est battue et violée quand elle ne rapporte pas assez d'argent. Elle est battue et violée quand elle tombe malade ou quand elle tombe enceinte et qu'il faut l'avorter. Elle est battue et violée quand elle tente de communiquer avec les autres prostituées. Elle est battue et violée quand les proxénètes sont mal lunés. Elle est battue et violée à l'occasion par les clients, qui savent que pour trente euros ils ont à peu près tous les droits, tant qu'ils la rendent dans un état suffisamment bon pour qu'elle puisse aller gagner les trente euros suivants.

Sans doute pense-t-elle parfois à sa fille, à sa mère, à ce qu'elles deviennent. Elle y pense peut-être quand elle tente de trouver le sommeil, dans une caravane transformée en dortoir, un peu à l'écart de l'autoroute, vers sept heures du matin, en écoutant le bruit des voitures conduites par des travailleurs, les mêmes qui vers minuit paient trente euros pour disposer d'elle pendant vingt minutes, pour l'emmener dans une autre caravane que celle qui sert de dortoir, une caravane qui sent la baise, la sueur et la crasse froide, qui paient trente euros pour lui enfoncer une bite dans la chatte, dans la bouche ou dans le cul. Mais j'imagine que la plupart du temps, elle ne pense pas.

En septembre on la transfère de Lyon à Toulouse. En décembre on la transfère de Toulouse à Lille. Ces transferts ont pour but de l'empêcher de s'organiser, de fuir, de prendre son indépendance d'une quelconque manière, de nouer des relations avec qui que se soit.

Depuis novembre, du pus s'écoule régulièrement de son vagin. Quand elle a demandé à se faire soigner, on lui a répondu que si elle continuait à faire chier, ils allaient égorger sa connasse de mère et foutre sur le trottoir sa fille. Néanmoins, ils lui ont donné de l'aspirine.

Elle pense à la mort mais ne peut pas se suicider. Elle sait que si elle commet cette erreur, ça n'est pas elle qui en paiera le prix.

En mars de l'année suivante on la transfère de Lille à Bordeaux. Calcule-t-elle parfois l'argent qu'elle gagne en tapinant ? Calcule-t-elle ce qu'elle aurait pu donner à sa fille et à sa mère, si elle avait pu en garder la moitié, ou même un tiers, ou même dix pour cent ?

Pendant ce temps le chef du réseau, qui vit en Macédoine et

possède vingt filles identiques à Claudia, s'est fait construire une nouvelle maison. Elle compte douze pièces et trône au milieu d'un terrain de quinze hectares. Il s'est aussi offert une Ferrari. L'humeur est bonne.

2.

Est-ce que vous aimez ça, taper sur des gens sans défense ? Foutre des coups de poing, par exemple à des enfants, ou à des vieillards, ou à des personnes trop faibles physiquement, ou alors trop bousillées psychologiquement pour avoir ne serait-ce que l'idée de se défendre ? Je sais pas vous mais Krojan, lui, il aime bien ça. Il y a des tas de trucs qui le défrisent, dans la vie, des tas de trucs qui le frustrent, qui le remplissent d'une colère impuissante. Il sait bien que ça n'est pas en cognant sur les putes dont il a la gestion que toutes ces choses vont s'arranger, mais il sait aussi que ça fait un bien fou à ses nerfs, à son humeur, qu'après ça l'espèce de rage épuisante qui bouillonne en lui, l'étouffe, qui a failli foutre en l'air son mariage et menace sa santé, s'atténue et redescend à un niveau acceptable.

Claudia a désormais des problèmes de digestion, de respiration, des problèmes cardiaques ; les coups qu'elle a subis à la tête ont altéré son système nerveux et elle n'en a sans doute plus pour très longtemps. Sa valeur a diminué : la baiser ne coûte désormais plus que vingt euros et elle attire surtout les tordus et les *cassos*.

Krojan, au pays (il est Albanais), il a fait de la prison à cause de sa violence. C'est là qu'il s'est fait repérer par l'Organisation. Avec deux ou trois de ses camarades, ils avaient décidé de se payer un petit jeune qui tapinait pour le compte d'un ancien. Ils lui ont fait sa fête toute la nuit, au petit jeune, et l'ancien pouvait rien faire, rien dire, n'avait plus assez de pouvoir dans cette taule pour ouvrir sa gueule. Parmi les tortionnaires, le plus imaginatif et le plus dégueulasse, c'était Krojan. Il aurait dû passer le reste de ses jours au mitard, mais l'Organisation a eu vent de ses exploits et a trouvé qu'il ferait une bonne recrue. Elle a fait ce qu'il fallait pour qu'il soit libre. Maintenant il vit en France et gagne 1000 euros par mois. Il en envoie une partie au pays, où sont restés sa femme et son fils.

Le 15 avril, jugeant qu'elle ne rapporte plus assez, il tue Claudia d'une balle dans la tête. Dans la nuit du 15 au 16 avril, elle est transportée en camion jusqu'aux berges de la Garonne. Ses mains et ses pieds sont lestés par des briques attachées à des cordes. On

jette le corps à l'eau. Il coule.

Après avoir lentement atteint le fond, Claudia se stabilise sur le dos, visage tourné vers la surface. Les seins et le ventre agissent comme des flotteurs. Les pieds et les mains, entraînés par le poids des briques, font office d'ancre.

Durant sa période d'exploitation, elle a rapporté environ 100.000 euros.

Au cours des semaines suivantes, le corps se déplace de quelques centimètres par jour, traîné par le courant. Il gonfle beaucoup sous l'action des gaz. Le ventre triple de volume. Claudia sert de nourriture aux poissons. Ils commencent par les parties molles : yeux, lèvres, vagin, anus, et aussi tout ce qui, raclant contre le fond, est écorché.

Le 3 août, les cordes effilochées se cassent et elle remonte. La police la repêche.

L'identité judiciaire ne parvient pas à identifier le cadavre et pas davantage son meurtrier. Entretemps, Krojan a pris du grade. Il est devenu lieutenant, ce qui signifie qu'il a plusieurs groupes de filles sous sa responsabilité, et un salaire plus élevé. Désormais, il vit et travaille dans la banlieue de Londres.

Entre le moment où il a tué Claudia et le moment où la police a découvert son corps, environ 5000 prostituées appartenant aux mêmes réseaux qu'elle, exploitées en France, ont rapporté environ dix millions d'euros à leurs propriétaires.

LES AUTEURS :

Nathalie Paleyret

Bibliothérapeute, elle vit à Saint-Nazaire avec un homme, deux lapins et trois enfants.

<http://www.nathalie-palayret.com/>

Philippe Sarr

Philippe Sarr est marié et père de deux enfants. Enseignant dans un lycée de la banlieue parisienne où il anime un atelier « théâtre et handicap », il consacre une grande partie de son temps libre à l'écriture, selon lui un acte strictement instinctif, celui d'un animal toujours à l'affût du mot et de la phrase qui font mouche. Il a publié et continue de publier des textes chocs (nouvelles, critiques), dont *Le maître de l'Hautil*, inspiré d'un roman de P.K Dick, *Le maître du haut château*, aux éditions de l'Abat-Jour, et dans la revue *L'Ampoule*, un recueil de nouvelles – *ARCADIE*, publié en 2012 aux éditions Kirographaires. Son dernier roman, *Les chairs utopiques* est publié par Crispation éditions.

Ses influences, multiples, vont de Kerouac à BEE, en passant par K.Dick, Djian, Faulkner, Dostoïevski, Joyce... sans oublier les « anciens », Lucrèce, voire Boèce et tant d'autres !

Blog : <http://le-mors-aux-dents.blogspot.fr/>

Fabrice Décamps

Né en 1973, en région parisienne, Fabrice Décamps vit près de Nantes. Saisonnier dans la vigne, il a toujours eu le goût de l'écriture, mais s'y consacre plus sérieusement depuis 2003, de manière intense en période estivale. Friand d'ambiances fantastiques, il aime aussi le mélange des genres et les histoires à triple fond.

Publié dans le numéro 23 de la revue *l'Ampoule*.

Blog : <https://fabricedecamps.wordpress.com/>

Hersen

Anne-Marie Hersant, qui écrit le plus souvent sous le pseudonyme « hersen » vit quelque part dans un Sud, accaparée par une vie en pleine nature. Elle écrit principalement des nouvelles dont elle aime le format qui oblige à la concision. Elle puise son inspiration dans les événements anodins mettant en scène des personnages du quotidien. Son écriture est aussi très influencée par ses nombreux voyages sur différents continents.

Pascal Dandois

Artiste béquillard et multidisciplinaire. Illustrateur, auteur de nouvelles et de poèmes ayant été publiés dans divers revues et fanzines.

Henri Ansbert

Henri Ansbert est né en 65, a croisé les livres de Bukowski et Fante au milieu des *eighties*, a essayé d'écrire à l'époque, a vécu en Afrique de l'Est, a fait du surf avant de s'exploser les genoux, a produit et réalisé des émissions de radio, a milité ici et là, et a enseigné à de nombreux gamins et adultes. Bien des années plus tard, il continue à enseigner, a repris l'écriture, s'est mis à la *surf guitar* sous le pseudo de Professor LongBoard et s'est décidé à enfin envoyer ses textes aux revues les plus décalées.

Brice Noval

Urbain repent, Brice Noval vit en ermite dans un village bourguignon et écrit un journal en vers irréguliers. Publications dans les revues *Lichen* et *Realpoetik*.

Site : <http://bnoval.hautetfort.com/>

K. von Gella

K. von Gella est né en 2016, c'est dire si c'est un enfant précoce. Il est l'inventeur du genre « Thriller pondéral » avec *Luminol's band* (éditions Aconitum). Il a fait vœu de misanthropie littéraire et se demande encore comment une hérésie de sa sorte peut bien exister. <https://www.facebook.com/k.vonGella/>

Philippe Azar

Philippe Azar est né, il y a quarante ans, dans les quartiers difficiles de Lyon. Il s'essaye à divers métiers sans trop y croire et ne trouve rien de mieux que de devenir comédien. Aujourd'hui, il vit à Saint-Etienne avec sa femme, son fils et son chien. Il n'est plus comédien. Le reste du temps, il attend que les mots viennent et se sent aussi bien que quiconque marchant au soleil.

Son premier roman, *Les mélodies de la chasse d'eau* est publié chez Bookless Editions.

A.R. Morency

Née en 1987, A. R. Morency est une globetrotteuse végétarienne, gameuse à ses heures, fan de métal et amatrice d'opéra. Ses préférences d'écriture rejoignent ses préférences de lecture : contemporain, fantastique et SF principalement, bien qu'elle s'amuse beaucoup à toucher à tous les genres. Elle a écrit pour diverses revues (*L'Ampoule*, *Fantasy Art & Studies*, *Faunerie*) et a participé à plusieurs anthologies chez Nutty Sheep.

Christophe Siébert

Né en 1974. fondateur du collectif Konsstrukt en 1998, publié depuis 2007 par La musardine, Numériklivres, Rivière blanche, Gros textes, Camion noir...

Rendez-vous à l'hiver 2018 pour le prochain numéro



Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :
www.revuesqueeze.com



Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Pascale C.
Comité de lecture : Antonella F., Olivier G., Céline C., Renaud V.
Conception multimédia : Bérénice Belpaire
Maquette : Éfélyd
Couverture : Éfélyd

Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-14-8

Dépôt légal : Octobre 2017

© Les auteurs et Squeeze

Avec le soutien de la Région Occitanie